

**Bronia**  
extrait

Rachel Korn

Number 139, November 2013

Voix yiddish de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70766ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Korn, R. (2013). Bronia : extrait. *Moebius*, (139), 41–48.

*Bronia*

(extrait)

Nous avons fait connaissance durant l'année 1946, en Suède, pays qui servait alors de refuge temporaire pour un groupe de Juifs polonais et lituaniens qui avaient été sauvés des massacres. Ils attendaient de pouvoir voyager afin de rejoindre leurs proches en Amérique ou en Eretz-Israel.

Ils essayaient, au prix de nombreux efforts, de s'ajuster aux paramètres de la vie normale environnante. Mais lorsqu'ils observaient dans la rue un enfant en train de jouer ou une vieille femme qui passait, la cloison imaginaire qu'ils avaient érigée afin de se protéger des années de mort tombait en poussière. D'un regard fiévreux, ils accompagnaient l'enfant ou la vieille femme jusqu'au coin de la rue et, sans qu'ils n'y puissent rien, ils se retrouvaient en pensées dans une grande artère qui menait autrefois à leur propre demeure, où une maman attendait à la fenêtre, et où de petites sœurs et de petits frères jouaient dans la cour, quand ce n'était pas leurs propres enfants.

Chaque fois, nous en revenions au même point : à force de chercher une solution, nous pourrions peut-être les sauver de la mort. À cet instant précis, nous nous retranchions dans notre réflexion, impuissants et désemparés ; en même temps, nous éprouvions la honte d'avoir survécu. Nous dissimulions notre incertitude et notre sentiment d'infériorité sous le couvert d'une audace et d'une bravoure feintes. Mais lorsque quelqu'un commençait à raconter les épisodes des années récentes, les mots tombaient comme de lourdes pierres, assommant à la fois celui qui racontait et celui qui écoutait.

À cette heure-là, elle restait assise, les mains croisées. Son abondante chevelure châtain descendait sur ses épaules et elle souriait. On aurait dit qu'elle revivait la souffrance associée à cette vie passée et qu'elle l'éteignait

avec son sourire intérieur, qui façonnait chaque trait de son visage au point de le transformer en un masque.

Plus d'une fois, j'ai pensé en mon for intérieur : Est-ce qu'elle dort ainsi, le visage esquissant un sourire comme s'il était recouvert d'un drap ? Aucun de ceux qui habitaient alors dans le petit *shtetl* à proximité de Stockholm n'avait connu Bronia dans son pays d'origine. On savait seulement qu'elle attendait de recevoir les papiers que le frère de son mari devait lui faire parvenir de New York. Jour après jour, elle accourait au bureau de poste, le cœur battant ; à l'instar des autres, elle attendait avec impatience son affidavit et sa carte d'embarcation à bord du paquebot. Elle se demandait si ce projet de voyage se réaliserait jamais, comme si toute l'affaire concernait un pur étranger, et non sa propre personne.

Tous les matins, elle montait dans un train électrique qui se rendait à Stockholm où était situé son lieu de travail, une usine, pour ne revenir qu'à dix-neuf heures. Un soir, elle ramena un gros paquet qu'elle tenait dans ses deux mains, semblable à une enfant dans ses langes. Assises dans la véranda, les femmes attendaient leurs maris, qui devaient rentrer du travail, tandis que les odeurs fraîches du repas du soir émanaient de la cuisine commune. Quand Bronia traversa la pièce, les femmes l'encerclèrent et entreprirent de la questionner :

- Bronia, tu n'as pas vu mon mari dans le train ?
- Dis, y a-t-il quelque chose de nouveau en ville ?
- Et qu'as-tu acheté ? Quelque chose de joli ?
- Une jupe ? Un manteau ?
- Allez, montre-nous.

Les yeux marron pâle de Bronia s'assombrirent, comme si un nuage était apparu au-dessus d'elle ; on aurait cru que son humeur triste allait s'épancher dans un flot de larmes qu'elle retenait depuis longtemps. Or ses yeux restèrent secs et son étrange sourire emprunté s'interposa, tel un gardien lui permettant de maîtriser à nouveau son visage.

« C'est peut-être un cadeau que Bronia a reçu et qu'elle gardera secret ? Vous savez, une jeune femme, une femme seule... », avança l'une d'elles en lançant un clin d'œil évocateur dans sa direction. Une fois seule dans sa chambre, Bronia arracha avec ses doigts impatients les

ficelles qui enveloppaient le paquet et elle jeta de côté le papier d'emballage brun et rugueux. De ses deux mains, elle empoigna la grande poupée aux cheveux de lin et elle lui dessina un sourire et des joues roses. Soudain, les yeux grands ouverts et vitreux de la poupée rencontrèrent le regard transi de Bronia ; pendant un long moment, elles se sourirent mutuellement. Une atmosphère lourde s'installa dans la pièce. Bronia assit enfin la poupée sur son lit et, en défroissant les plis de sa jupe de soie raide, elle lui murmura quelque chose à l'oreille, d'un ton si bas que même les murs n'auraient pu l'entendre.

## II

Pour la deuxième fois, les rescapés découvraient le printemps tardif de ce pays nordique, grâce à la floraison des lilas multicolores qui poussaient dans le jardin et en bordure des chemins, remplissant l'air d'une odeur âcre. À nouveau, les nuits blanches du milieu de l'été pénétraient dans leurs pièces, à travers les fenêtres fermées ; elles les réveillaient, agités, telle une fièvre qui se serait introduite dans leur sang. C'est ainsi que se déroulaient les nuits, blanches et immobiles, avec leur éclat et leur étrangeté insolite, comme si elles avaient erré dans tous les cimetières du monde avant de s'arrêter, muettes, au-dessus de la terre boréale. Et jour après jour, les rescapés reprenaient leur course jusqu'au bureau de poste, dans l'espoir de recevoir des nouvelles depuis les pays éloignés, qui ne semblaient accessibles que par le rêve.

Quand, pour la première fois, la frontière entre la nuit et le jour se rétablit et que les oiseaux troublés recommencèrent à pépier aux heures habituelles, les premiers affidavits et billets de paquebots arrivèrent à destination. Chaque semaine, l'on disait adieu et l'on accompagnait quelqu'un au train ; dans la queue, l'on prenait la place de ceux qui attendaient toujours de partir. Au fil des semaines, la réalité devint plus claire et le calme s'installa dans la petite colonie peuplée d'individus provenant de diverses régions et exerçant différentes professions, qui étaient liés comme les membres d'une même famille.

Avec le cri rauque des oies sauvages qui s'envolent, le bref été prit fin. Une pluie automnale ceignait le contour des arbres et des maisons, entourant les fjords d'un grand voile gris; elle tombait sans se presser, tel un invité qui est ici aujourd'hui et qui sera ailleurs demain. On aurait dit un maître des lieux qui regarde dans chaque pli de la terre, chaque fente dans la maison, et qui enlève la moindre poussière recouvrant les arbres et les rochers. Nous étions toutes deux assises dans un coin de la grande véranda inoccupée, emmitouflées dans nos manteaux, lorsque je tentai de combler le vide ambiant avec une parole :

— Tout est devenu triste, tout semble désorganisé, dis-je.

— Vous voulez dire que nous serions mieux ailleurs? me demanda Bronia, d'un ton calme.

Je ne sus quoi lui répondre. Nous n'avions d'autre choix que de nous détacher de ce pays accueillant et calme — peut-être trop calme.

Mais quelle que fût notre destination, il nous serait toujours impossible de fuir ce que nous avons vécu. Bronia avait enveloppé étroitement son genou dans le manteau et elle dit, d'une voix indifférente et neutre :

— Vous savez, aujourd'hui, mon affidavit et mon billet de paquebot sont arrivés.

— Quand pensez-vous partir?

Elle ne répondit pas à ma question. Ses lèvres s'ouvrirent, puis se refermèrent sans émettre un son, comme la bouche d'un poisson qu'on aurait jeté sur la terre ferme. Je demeurai silencieuse, quasi enveloppée dans une noirceur épaisse. Bronia porta ses mains à sa gorge; elle semblait vouloir pousser vers l'extérieur les mots qui l'étouffaient, sans regarder de mon côté ni ailleurs, entièrement laissée à elle-même. On aurait dit qu'elle voulait s'adresser à la nuit extérieure, alors que de grosses gouttes de pluie frappaient dans la fenêtre :

— Peut-être mon départ imminent au loin me donne-t-il la force de m'exprimer en ta présence. Et Dieu seul sait si nous nous reverrons!

Elle amorça son récit. Le début, calme et posé, dans lequel chaque mot semblait choisi avec attention, fut suivi de paroles fébriles et rapides qui se bousculaient au point de s'entre-dévorner. Tout se passait comme s'il ne devait rester aucune trace de ses paroles. Au début de la guerre, quand les Allemands avaient envahi la Pologne, ils avaient amené son mari dans un camp et on ne l'avait plus revu, ni entendu parler de lui. Bronia était alors demeurée avec Dina, sa fille de cinq ans à la tignasse brune et aux yeux bleus. Elle avait les yeux bleus de son père.

Sa sœur aînée, Sarah, une veuve, était venue vivre avec elle. Les deux femmes avaient dû se débrouiller tant bien que mal et, dans l'éventualité où quelque chose arriverait à l'une ou à l'autre, elles avaient décidé que la survivante serait désormais la maman des deux enfants. Elle serait la mère de Dina et de sa cousine aînée de quatorze ans, Mira. Celle-ci, une fillette à la peau foncée et aux yeux de biche bruns et humides, ne voulait ni ne pouvait concevoir que sa jeunesse se déroulerait dans une période de danger et de destruction. Elle avait regardé les visages accablés de soucis de sa mère et de sa tante, puis elle avait penché sa tête ronde et noire :

— Pourquoi vous inquiétez-vous du jour et de la nuit ? Vous verrez, nous allons tous danser lors des funérailles d'Hitler.

La sœur aînée partit la première. Femme fatiguée, vieillie prématurément, elle n'arrivait pas à suivre la cadence que les Allemands attendaient de leurs esclaves travailleurs. Plus tard, lorsque Bronia fut devenue la mère des deux enfants, elle prit une décision ferme : quoiqu'il advienne, elle devait les sauver. Aucune de ses connaissances passées n'aurait pu s'imaginer que cette petite femme allait défier avec une volonté de fer les mesures d'extermination diaboliques mises en place par Hitler. Elle-même ne comprenait pas d'où lui venait cette volonté inflexible, alors qu'elle était toujours la plus faible et la plus fragile.

Lorsque le ghetto fut liquidé et que les derniers Juifs furent transportés dans les camps, Bronia fit passer illégalement sa fille en la portant dans un sac à dos. Quant à Mira, elle lui avait fabriqué une longue robe afin qu'elle ait l'apparence d'une femme. Mais il lui fallut attendre

et corrompre les gardiennes, des kapos, afin qu'elles ne livrent pas son enfant ! Elle les regardait droit dans les yeux, avec soumission, afin d'obéir à leurs ordres avant même qu'ils n'émergent sur leurs lèvres. Tous les soirs, après le travail, elle restait dans l'atelier afin d'astiquer leurs chaussures ou leurs bottes, qu'elle faisait briller comme un miroir. Elle leur donna le médaillon en or que son Yosl lui avait offert en guise de cadeau de fiançailles, et les kapos la cachèrent pendant qu'elle subissait des examens médicaux dans le camp.

Bronia avait appris que les Allemands étaient indisposés par les visages tristes et ravagés (des prisonniers), et que tous, y compris les condamnés à mort, devaient chanter et rire selon leurs ordres. Elle avait appris à sourire constamment, partout où elle se trouvait ; son sourire était devenu son compagnon, même lorsqu'elle tremblait de toute sa chair, dans la crainte des dangers tapis dans l'ombre, et il lui semblait que son cœur battait la chamade sauvagement, au point d'exercer une pression sur son cou.

Dans l'atelier qui était rattaché aux baraques par un long corridor, des machines à coudre sur lesquelles des femmes et des jeunes filles juives travaillaient du matin jusqu'à tard le soir étaient alignées en rangs. Dina avait l'habitude de s'asseoir dans un coin afin de ne pas attirer l'attention. Le matin, Bronia lui répétait comment elle devait se comporter afin qu'aucun malheur ne leur arrive. Grâce aux avertissements de sa mère, cette enfant seule avait réussi à échapper aux dangers les plus immédiats et, avec la gravité d'une adulte, elle répondait aux paroles de Bronia d'un hochement de tête.

La machine répondait avec élan à la pression que Bronia exerçait avec ses pieds, comme si plus rien n'existait dans le monde entier, sauf les manteaux que l'on devrait produire à temps pour l'armée allemande. Bronia était la plus agile des couturières et elle finissait toujours les manteaux plus rapidement que les autres. De temps à autre, une inspection ordonnée par la direction du camp avait lieu. À distance, on pouvait entendre les pas durs et impitoyables du commandant du camp qui marchait avec ses compagnons aux voix sévères et autoritaires.

Aussitôt, Bronia plaçait l'enfant dans un coin sombre et jetait sur elle un tas de manteaux à demi abîmés. Pendant que les Allemands à la nuque rouge et épaisse rôdaient autour de l'atelier, Dina demeurait calme, sans bouger un membre, retenant son souffle. Dans de telles circonstances, Bronia s'asseyait, la tête haute et le visage souriant, afin que personne ne remarque qu'elle s'inquiétait et tremblotait à chaque fois qu'elle entendait les pas des Allemands qui tantôt s'approchaient, tantôt s'éloignaient de l'endroit où son enfant était enterrée sous une montagne de tissus.

Une fois, l'un des Allemands s'avança vers le tas de vêtements sous lequel Dina était cachée. Et il fouilla dans la pile de manteaux. Il voulait être convaincu que les Juives n'y cachaient rien. Il donna un coup de pied sur la pile de vêtements, peut-être afin de savoir si on n'y cachait pas des objets défendus, et pour bien montrer, par ce geste vu de tous, qu'il était bien le maître des lieux.

Le sang de Bronia se figea. Dans un instant, ils allaient trouver l'enfant cachée. Et même si l'Allemand ne cherchait rien, s'il ne fouillait pas vraiment les lieux, l'enfant effrayée allait fondre en larmes ou sortir de sa cachette, pour trouver protection auprès de sa mère. Mais le visage de Bronia ne laissa paraître aucun tressaillement qui l'aurait trahie. Elle continua d'offrir un sourire aux regards étrangers et inquisiteurs. Sous ses pieds, la machine tournait plus vite qu'à l'ordinaire, comme si elle faisait retentir le martèlement de son cœur.

Quand les Allemands sortirent en claquant la porte derrière eux, Bronia demeura assise, transie, sans même pouvoir lever une main afin d'essuyer les grosses gouttes de sueur qui assombrissaient ses yeux.

Mira extirpa Dina de sous les manteaux, et elle la conduisit jusqu'à Bronia. De ses deux mains, l'enfant l'enlaça au cou et dit avec fierté : « Alors, maman, je suis restée calme tout le temps, ainsi que tu me l'avais demandé ! Je n'ai pas réagi quand il m'a asséné un coup de botte ! Et ceci, tu vois, dit-elle en montrant une marque sur sa peau, faisons comme si c'était un dessin. Je n'ai pas pleuré. Je n'irai pas rejoindre ma tante Sarah, car que ferais-tu sans moi, petite maman ? »



Au moment où elle prononçait ces paroles, l'enfant haletait comme un oiseau qui s'est enfui de sa cage.

Bronia n'eut pas la force de se réjouir en compagnie de l'enfant sauvée. Elle resta assise, tremblante et blême. Comme si, au cours de la dernière demi-heure, elle avait perdu tout son sang. « Va jouer, j'ai beaucoup de travail maintenant », ordonna-t-elle à Dina. Pendant un long moment, la machine demeura silencieuse, tout comme l'enfant qui s'était éloignée, offensée et fâchée contre sa mère.

Durant le jour, Dina se comportait comme une adulte. Mais la nuit, lorsqu'elle était couchée sur la dure paillasse entre Bronia et Mira, elle redevenait une enfant de six ans. Elle se serrait doucement contre Bronia, et lui murmurait à l'oreille :

— Maman, je veux avoir une poupée avec de doux et longs cheveux qui fermera les yeux quand je la bercerais pour m'endormir.

— Tu comprends, Dinele : nous ne pouvons pas acheter une telle poupée ici.

— Alors, dis-moi, lorsque nous retournerons à la maison, m'achèteras-tu une poupée grande comme ça ? demanda-t-elle, en illustrant son propos d'un geste de ses deux mains.

— Lorsque nous sortirons d'ici, je t'achèterai la plus jolie poupée.

Rachel Korn, « Bronia », *Nayn Dertseylungen* [Neuf récits], Montréal (publié à compte d'auteur), 1957, p. 211-227.

Traduit par Chantal Ringuet.

**Rachel Korn** (Galicie de l'Est, 1898 – Montréal, 1982)

Rokhl Häring Korn, poète et essayiste, est une figure importante de la littérature yiddish moderne. Éduquée dans plusieurs langues, elle amorce une carrière littéraire en polonais et en yiddish, qu'elle poursuivra exclusivement en yiddish après la Seconde Guerre mondiale. À la suite de l'invasion allemande en Galicie de l'Est, en 1941, elle se rend en Ouzbékistan, puis à Moscou. Elle se retrouve ensuite à Stockholm, avant d'émigrer en 1948 à Montréal, où elle participera activement au milieu littéraire yiddish.